

GIONO Jean Rondeurs des jours

On peut diversifier ses lectures comme on diversifie ses voyages ou ses rencontres. Mais on peut aussi se disperser dans cette gesticulation et mal saisir les propos des auteurs qui vous écrivent, des pays qui vous reçoivent ou des amis qui vous parlent. Diversifier ses approches c'est faire preuve de curiosité mais concentrer son approche c'est aussi faire preuve de curiosité. Mais si la curiosité c'est d'abord savoir « prendre soin¹ » en même temps qu'avoir le goût des choses, celle-ci n'est-elle pas incompatible avec deux penchants de notre humanité qui sont le divertissement et la consommation². Multiplier ses centres d'intérêt est contreproductif lorsque l'objectif premier de la curiosité est le divertissement c'est-à-dire le détournement de soi, la séparation d'avec soi-même provoquant la destruction corrélative de l'objet de sa curiosité en lieu et place, précisément, d'en avoir la cure. Je parle de destruction car le divertissement, par essence, désunit à la fois le sujet (le moi) et l'objet de la curiosité en le considérant seulement comme secondaire, simple prétexte de sa fuite et non pas comme objet objectif. En lui conférant ce statut auxiliaire, il détruit l'objet de sa curiosité et loin de le consommer, c'est-à-dire de le prendre complètement afin qu'il fasse somme avec lui même, il le consume (le détruit) au feu de sa passion, c'est-à-dire sans autre objet que le pathos qui l'anime.

Pascal illustre ce dérivatif en prenant l'exemple de la chasse : « Et ceux qui font sur cela les philosophes et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères qui nous en détournent, mais la chasse nous en garantit³ ».

Distinguons deux objets à l'exécution d'un lièvre : tuer un lièvre pour le consumer et tuer un lièvre pour le consommer. Les deux actes ont des objets opposés. Tuer un lièvre pour le consumer c'est à la fois détruire du temps à ne pas se penser et détruire l'animal sans autres objets que la course éperdue où l'on se distraira de soi-même et que sa mise à mort, constitutive d'une catharsis.

Tuer un lièvre pour le consommer c'est une nécessité première. Il s'agit, en effet, ici, non pas de détruire l'objet en tant que médiateur de l'assouvissement d'une passion mais tout au contraire, sa destruction est régénératrice au sens où consommer c'est consumer : prendre avec soi complètement, s'accomplir. S'accomplir, c'est faire la somme, exactement à l'opposé du divertissement qui est une opération de soustraction de soi au monde

¹ Curiosité : souci, soin. *De rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque-là, [La Bruyère, IX.] Pour moi qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne, [Saint-Évremond, II, 121] .*

Penchant à voir et à savoir. Satisfaire, contenter sa curiosité. Curiosité indiscreète. Curiosité défendue. *Depuis qu'assujettie aux Romains, Athènes n'avait plus à traiter de la paix et de la guerre ni des affaires d'État, elle s'était toute tournée à la curiosité, [Bossuet, dans le Dict. de DOCHEZ.]*
<http://www.littre.org/definition/curiosité>.

² Consommer : achever, accomplir. La langue a pendant quelque temps hésité entre consommer et consumer, prenant ces deux verbes l'un pour l'autre. (...) Aujourd'hui on distingue exactement ces deux verbes de cette façon : consommer suppose une destruction utile, employée à quelque usage, à quelque fin, tandis que consumer ne présente qu'une destruction pure et simple, abstraction faite de tout autre rapport (...).
<http://www.littre.org/definition/consommer>.

³ Pensées de Pascal, par E. Havet édité par librairie CH. Delagrave 1899 article IV.2, pages 151 à 162.

Pourquoi cette digression, me direz-vous ? Est-ce parce que Giono aime son pays, la Provence, avec passion ? Vous auriez tort car Giono n'aime pas passionnément (sans pathos) et il n'aime pas plus son pays que tous les autres pays du monde, ni que le monde lui-même, ni que l'univers : « Il n'y a pas de Provence. Qui l'aime aime le monde ou n'aime rien⁴ ».

Aimer Giono c'est comme lui aimer la joie que lui dispense la vie. La vie n'est pas une course effrénée faite d'un point de départ et d'une arrivée. La vie est un état qui n'a pas d'autre objet que la vie prise dans la rondeur de ses cycles : « Tous les gens civilisés se représentent le jour comme commençant à l'aube ou un peu après, ou longtemps après, enfin à une heure fixée par le début de leur travail ; qu'il s'allonge à travers leur travail, pendant ce qu'ils appellent « toute la journée » ; puis qu'il finit quand ils ferment les paupières. Ce sont ceux là qui disent : les jours sont longs. Non, les jours sont ronds. »⁵

Aimer Giono c'est apprendre à le connaître comme nous pourrions apprendre à connaître la rondeur des jours et le consommer comme il consomme, en une absolue symbiose, le fait quotidien. Il s'y attache car il est inépuisable et le lendemain l'est autant que la veille, le jour autant que la nuit, la montagne que la plaine, le geai que la grive ou le chêne que le peuplier. « Nous n'allons vers rien justement parce que nous allons vers tout, et tout est atteint du moment que nous avons tous nos sens prêts à sentir. Les jours sont des fruits et notre rôle est de les manger, de les goûter doucement ou voracement selon notre nature propre, de profiter de tout ce qu'ils contiennent, d'en faire notre chair spirituelle et notre âme, de vivre »⁶.

L'eau vive, Provence, La mort du blé, Hiver, Entrée du printemps, tous les textes qui rythment le livre sont les musiques de cette vérité. Toute l'œuvre de Giono consiste dans cette transposition sonore de la rondeur des jours dont « Le chant du monde » est, à mon goût, la plus belle illustration de cette synesthésie où il associe de la manière la plus improbable tous les sens en une tangible et puissante vérité.

La Provence est un microcosme et cet amour que Giono lui porte, loin d'être une vision restrictive ou régionaliste du monde, est au contraire une exploration de l'infiniment menu, représentation macrocosmique du mystère qu'il se nomme Dieu ou Pan.

Face à ces deux infinis subjuguant, que reste-t-il d'autre à l'homme que de vivre tant est ample la tâche de se concevoir dans la nature. Vivre, chez Giono, est, comme chez Pascal, l'art de se considérer entre les deux infinis, entre le néant et l'univers et que « Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir l'apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches⁷ ? L'auteur de ces merveilles les comprend ; tout autre, ne le peut faire⁸. ».

⁴ Jean Giono, Ronde des jours, Provence. L'imaginaire Gallimard page 210.

⁵ Ibid. page 7.

⁶ Ibid. page 7.

⁷ L'édition de 1899 porte, au sujet de l'expression « ces étonnantes démarches » cette très intéressante annotation : « (...) expression pleine d'imagination, qui peint comme un mouvement des choses elles-mêmes ce qui n'est que le mouvement de notre esprit, passant de la conception de l'atome infiniment petit à celle du tout infiniment grand. Comme l'intervalle est rempli par une série continue, ce mouvement n'est pas un saut brusque, c'est une démarche mais combien hardie et étonnante ! (...) ». Op.cit. page 103.

⁸ Pensées de Pascal, par E. Havet édité par librairie CH. Delagrave 1899 article I, pages 97 à 113.

Qui saura « demeurer en repos dans une chambre⁹ » ou « demeurer chez soi avec plaisir¹⁰ » ou « comprendre « qu'il est plus émouvant pour chacun de nous de vivre un jour que de réussir en avion le raid sans escale Paris-Paris autour du monde » ? Qui suivra sans angoisse ces étonnantes démarches ? Car c'est précisément la peur de ces considérations qui nous poussent aux divertissements¹¹.

Aimer Giono c'est le lire. Et puis le lire encore. Et lorsqu'on l'a lu, c'est le relire car il est inépuisable comme la terre ou les cieux, comme le miracle des saisons. Giono n'est pas un divertissement. Il est aimable comme la terre. Comme ma Corse. Comme sa Provence. Comme le monde, source de larmes de joie dont l'humanité se distrait dans les larmes de la guerre, du pouvoir ou de la consommation pour fuir sa condition de faible mortel au lieu de la chérir et d'aimer la mort comme l'automne mordoré.

⁹ Ibid. page 152.

¹⁰ Ibid. page 152.

¹¹ Le titre du livre de Jean Giono « Un roi sans divertissement » est emprunté aux pensées de Pascal, article IV pensée 3 de l'édition CH Delagrave 1899 page 159.